

Femmes
solidaires

50 ans FEMMES SOLIDAIRES
La Teste/Bassin d'Arcachon
TOUJOURS SOLIDAIRE ET EN MOUVEMENT

08 mars
Journée Internationale des droits des Femmes



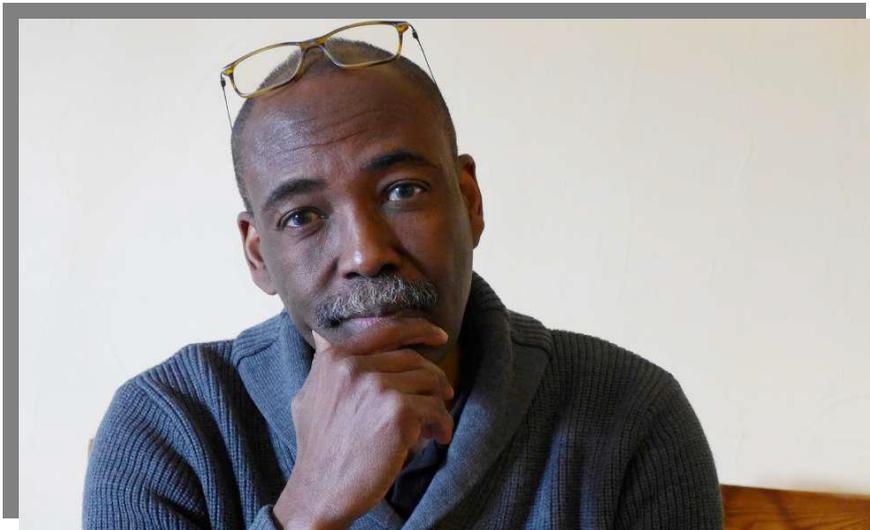
Cinéma Lingui, les liens sacrés

Mardi 8 mars à 20h15

Cinéma Grand Ecran La Teste de Buch

Tarif unique 6 €

En présence du réalisateur : Mahamat-Saleh HAROUN



Après plusieurs courts métrages tournés au Tchad, son pays natal, Mahamat-Saleh Haroun se fait remarquer avec son premier film, *Bye-bye Africa* qui obtient le Prix du Meilleur Premier Film à la Mostra de Venise 1999.

Suivront ensuite " *Abouna (Notre père)*, présenté en 2002 à la Quinzaine des Réalistes, puis *Daratt, Saison sèche*, Prix Spécial du Jury à la Mostra de Venise

2006, et *Un homme qui crie*, Prix du Jury au Festival de Cannes 2010.

En 2013 il revient en compétition au Festival de Cannes avec *Grigris* qui obtient le Prix Vulcain de la meilleure contribution artistique pour la photographie du film.

Son premier long métrage documentaire, *Hissein Habré, une tragédie tchadienne* est sélectionné à Cannes en 2016.

Puis en 2018, il réalise *Une saison en France*, première expérience de tournage en France.

Avec *Lingui, les liens sacrés*, il retrouve son pays natal, le Tchad.

En 2010, il a reçu le prestigieux Prix Robert Bresson à la Mostra de Venise pour l'ensemble de son œuvre.

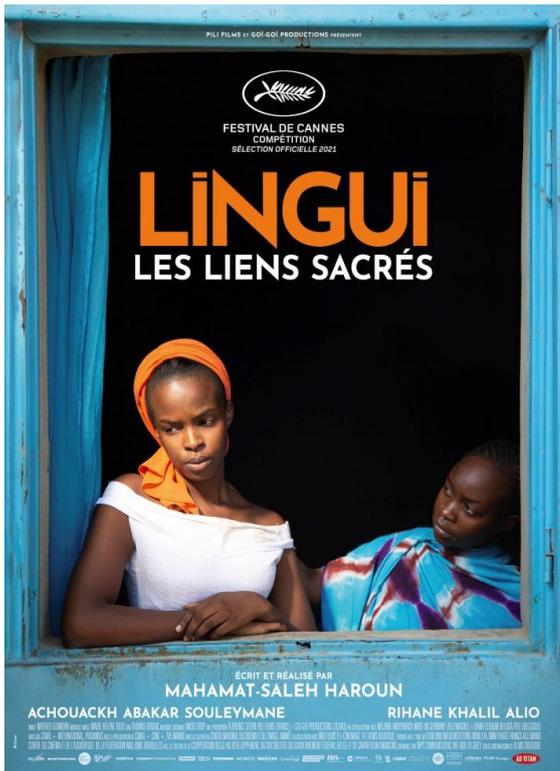
Mahamat-Saleh HAROUN est aussi romancier :

- Son 1er roman « Djibril ou les ombres portées » est paru aux Editions Gallimard en mars 2017.
- Son 2ème roman « Les culs-reptiles » est paru le 13 janvier dernier dans la collection Continents Noirs aux Editions Gallimard.

**“JE VOULAIS MONTRER QUE CES FEMMES NE SONT PAS
IGNORANTES DU MONDE ET DE SON ÉVOLUTION.”**

Mahamat-Saleh Haroun

Synopsis :



Dans les faubourgs de N'djaména au Tchad, Amina vit seule avec Maria, sa fille unique de quinze ans. Son monde déjà fragile s'écroule le jour où elle découvre que sa fille est enceinte. Cette grossesse, l'adolescente n'en veut pas.

Dans un pays où l'avortement est non seulement condamné par la religion, mais aussi par la loi, Amina se retrouve face à un combat qui semble perdu d'avance...

Fiche technique du film :

Réalisation : Mahamat-Saleh HAROUN

Scénario : Mahamat-Saleh HAROUN

Directeur de la Photographie : Mathieu GIOMBINI

Monteuse Image : Marie-Hélène DOZO

Ingénieur du Son: Thomas BOURIC

Musique Originale : Wasis DIOP

Productrice déléguée : Florence STERN, Pili Films

Une coproduction **France-Allemagne-Belgique-Tchad**

Durée : 87 minutes

Langues de tournage : Français et arabo-tchadien

Date de sortie en France : 08/12/2021

Film en compétition officielle au Festival de Cannes 2021

Fiche artistique du film :

Amina

Achouackh ABAKAR SOULEYMANE

Maria

Rihane KHALIL ALIO

Brahim

Youssef DJAORO

Fanta

Briya GOMDIGUE

La sage femme

Hadjé Fatimé NGOUA



Pour aller plus loin :

Lien du distributeur AD VITAM :

<https://www.advitamdistribution.com/films/lingui-les-liens-sacres/>

La presse en parle :

Le Monde

Au Tchad, mères et filles contre le monde

Mahamat-Saleh Haroun filme avec finesse le tabou de l'avortement

LINGUI,
LES LIENS SACRÉS

Depuis son documentaire *Bye Bye Africa* (1999), Mahamat-Saleh Haroun – né au Tchad en 1961, installé en France il y a quarante ans – fait œuvre cinématographique du pays (et du continent) qui l'a vu naître. Une orientation qui a valeur d'engagement pour le réalisateur dont le travail tend à inclure l'histoire présente de l'Afrique noire dans la marche du monde. Ainsi a-t-il donné une portée universelle aux déchirements du Tchad (en proie depuis son indépendance en 1960 à une éternelle guerre civile), par la voix intime des personnages qu'il a mis en scène dans *Abouna* (2002), *Daratt, saison sèche* (2006), *Un homme qui crie* (2010).

Dans *Lingui, les liens sacrés*, son neuvième long-métrage (en compétition officielle à Cannes en juillet), Mahamat-Saleh Haroun poursuit son ambition. Elle s'ins-

crit dans le titre. Car si les liens sacrés dont il est question s'appliquent d'abord aux deux héroïnes du film, ils désignent aussi la relation qui, par-delà les frontières, nous unit à elles. A travers l'histoire d'Amina (Achouackh Abakar Souleymane) et de Maria (Rihane Khalil Alia), le cinéaste tend un fil supplémentaire à l'union des peuples, faisant entendre de son pays un nouvel écho dont le bruit nous est familier. Un écho d'autant plus proche qu'il entre en résonance, par les hasards du calendrier, avec un autre film sorti le 24 novembre, dans les salles, *L'Événement*, d'Audrey Diwan, relatant l'avortement clandestin d'une jeune fille, dans les années 1960, en France.

Espace dénué d'horizon

De nos jours, à N'Djamena, capitale du Tchad, Amina élève seule sa fille, Maria, 15 ans, qu'elle tient à envoyer au lycée afin de lui offrir

une vie meilleure que la sienne. Fille-mère – statut qui l'a exclue de sa famille et reléguée en marge de la société –, Amina s'est toujours débrouillée seule. La sueur coulant le long de ses tempes, que montre le plan d'ouverture du film, dit la dureté du travail qu'elle effectue chaque jour: le dépeçage de pneus usagés afin de récupérer les fils métalliques qui lui serviront à tresser de petits fourneaux. Ces gestes du quotidien, les trajets de la maison aux places de marché où la jeune femme se rend pour vendre ses ustensiles, délimitent un espace dénué d'horizon auquel Mahamat-Saleh Haroun adjoint des lignes géométriques. Fenêtres, portes, pans de mur ou de rideau structurant rigoureusement le cadre, au point qu'il semble impossible que puisse y surgir le moindre imprévu.

Il s'annonce pourtant dans le comportement de Maria qui se

met à refuser tout contact avec sa mère. Avant de surgir au détour d'une phrase: la jeune fille est enceinte et pour cette raison a été renvoyée du lycée. Maria ne veut pas garder l'enfant. Seulement, au Tchad, l'avortement est interdit par la loi et condamné par les autorités religieuses. Amina, d'abord anéantie, se ressaisit et entreprend les démarches nécessaires pour venir en aide à sa fille: trouver un médecin qui accepte l'intervention, réunir l'argent qu'il faut pour le payer (un million de CFA, soit 1500 euros), contourner les obstacles qu'incarnent, autour d'elle, les hommes – l'imam soupçonnant le mensonge, le voisin qui la surveille.

La course d'Amina donne du mouvement au film, fait défiler un paysage de grandes artères embouteillées et de dédales de ruelles, découvre de nouveaux visages. Des femmes qui, dans l'om-

Ces héroïnes du quotidien rusent, dans l'ombre, pour contourner les lois politiques et religieuses

bre, rusent pour contourner les lois politiques et religieuses. Elles sont ce «lingui», dont il est question, mot tchadien qui signifie le «lien», et plus particulièrement «une solidarité, une entraide qui empêche l'autre de s'effondrer».

Les hommes avaient occupé, jusqu'à présent, le champ des précédents films de Mahamat-Saleh Haroun, nous instruisant sur les effets de la guerre et la manière dont elle avait agi sur eux.

Les femmes que convoque pour la première fois le cinéaste éclairent, quant à elles, la façon dont l'héritage patriarcal influe sur leur corps, décide de leur existence. *Lingui, les liens sacrés* les suit avec une patience d'ange, une douceur qui retourne le cœur. Ce contrepoint à la détermination combattante d'Amina, et des autres personnages féminins, tient à distance l'écueil didactique. *Lingui* ne tient pas d'autre discours que celui que portent, dans chacun de leurs actes et de leur regard, ses héroïnes du quotidien. Héroïnes dont le cinéaste, par l'élégance et la pudeur de sa mise en scène, révèle toute la grâce. ■

VÉRONIQUE CAUHAPÉ

Film tchadien de Mahamat-Saleh Haroun. Avec Achouackh Abakar Souleymane, Rihane Khalil Alia, Youssouf Djaoro (1h 27).



Amina, la mère (Achouackh Abakar Souleymane). AD VITAM

SUD OUEST

« Lingui, les liens sacrés » qui unissent les femmes

Mahamat-Saleh Haroun suit une jeune fille et sa mère dans un quartier de N'Djamena. Beau film sur l'intimité et la solidarité des femmes



Sophie Avon
savon@sudouest.fr

Penchée au-dessus d'un vieux pneu, Amina (Ahouackh Abakar Souleymane) en arrache les fils métalliques pour fabriquer un « kanoun ». C'est une sorte de fourneau portatif en forme de coupe. Amina en confectionne des dizaines pour les vendre au marché. Travail minutieux qui demande de la force et de l'ha-

bileté. Il y a, dans ce préambule sans un mot, tout l'art de Mahamat-Saleh Haroun : dessiner un portrait de femme à travers ce qu'elle fait.

Amina est une résistante, qui élève seule sa fille Maria (Rihane Khalil Alio, qui vit à Bordeaux), mère célibataire assumant d'être montrée du doigt et gagnant sa vie tête haute dans les faubourgs de N'Djamena. Elle a été bannie par les siens, mais a trouvé son équilibre dans l'amour de sa gamine qui a 15 ans maintenant. Quand Amina ne vend pas ses kanouns dans les rues, elle s'occupe de son foyer, nourrit chat et chien, se rend à la mosquée.

Pleine de fureur

Parfois, elle ne va pas à la prière du matin. Pas le temps. Peut-être déroute-t-elle son tapis moins par conviction que pour ne pas se faire réprimander par l'imam, très vigilant sur la présence de ses ouailles. Elle n'a besoin de personne pour mener sa barque de toute façon. Surtout pas du voisin, Brahim, qui la retient par la main pour la demander en mariage. « Tu m'aimes vraiment ? » lui de-

mande Amina qui a appris à se méfier des hommes.

D'ailleurs, ce qui lui cause du souci vient de sa fille qui la repousse, se referme, et refuse de lui dire ce qui ne va pas. Amina découvre le pot aux roses en allant voir la directrice du lycée : Maria est enceinte. Le passé lui saute au visage comme un boomerang. Quant à l'adolescente, pleine de fureur, elle refuse de dire qui est le père, et ne désire qu'une chose, se faire avorter. Or la loi islamique l'interdit. Ne parlons pas des autoritarismes politiques, des traditions et de toute une société qui condamne une telle intervention.

Au moment où « L'événement » d'Audrey Diwan donne à voir le calvaire d'une jeune Française des années 1960 qui ne sait pas comment interrompre sa grossesse, Mahamat-Saleh Haroun raconte l'histoire très contemporaine d'une petite Tchadienne prise au piège de son corps et désespérément en

quête de sa liberté perdue. « Je ne veux pas devenir comme toi, dit-elle à sa mère. Tout le monde te prend pour une mauvaise femme... » C'est

Son récit atteint un point d'équilibre idéal où la violence la plus intime est conjurée par la plus douce grandeur d'âme

pourtant cette mère qui va l'aider, traversant une somme de difficultés inouïes et comprenant que ses seules ressources sont de se tourner vers les autres.

« Lingui, les liens sacrés », autrement dit ce qui, sur terre, nous fait semblables dans la douleur. Liens de solidarité et d'entraide. Solidarité féminine ici, qui d'une situation sans issue va faire fleurir une chaîne fraternelle et, au-delà, provo-

quer un élan de réconciliation familiale. « Une révolution à bas bruit », indique Mahamat-Saleh Haroun qui, sous la sobriété de son récit, atteint un point d'équilibre idéal où la violence la plus intime est conjurée par la plus douce grandeur d'âme.

Tout son cinéma repose sur cette balance entre dureté et suavité, à l'image de son pays, le Tchad, dont il saisit la beauté languide, la lumière ocre, les couchers de soleil somptueux et le boucan infernal de la ville, le pont où grouillent les motos comme autant d'insectes à la recherche d'un butin, les toiles ondulées et les chiens errants. Pays de cocagne et de désespoir à la fois, dont le cinéaste brosse le tableau de sa pâte singulière.

L'humanité du regard

Avec lui, on déambule dans un théâtre rude où l'intrépidité des femmes et leurs ruses déjouent les dikats des hommes. « Lingui » est aussi un for-

midable documentaire sur une ville d'Afrique, ou plutôt il le serait si l'auteur d'« Abouna » ou d'« Un homme qui crie » ne préférait la fiction pour dire ce qu'il en est de cette société tchadienne et des héroïnes ordinaires qu'il y a croisées, veuves ou divorcées, survivant grâce aux mains tendues et à leurs propres forces.

L'humanité de son regard, sa volonté d'un dénouement joyeux, la mélancolie avec laquelle il filme les nuits épaisses et le ciel d'or, la lenteur de certains plans, tout concourt à une peinture où la vie circule sans oublier qu'elle est en représentation. Cette minuscule distance confère un supplément de noblesse à une œuvre qui pour être féministe n'en est pas moins universelle et comme héritière de tout un passé cinématographique.

« Lingui, les liens sacrés », de Mahamat-Saleh Haroun. Avec Ahouackh Abakar Souleymane et Rihane Khalil Alio. Durée : 1h 37. En salle mercredi.



LA CROIX

La force des femmes



Dans ce beau film dépouillé et lumineux, le Franco-Tchadien Mahamat-Saleh Haroun met en scène des femmes qui s'entraident pour lutter contre le système patriarcal.

Lingui, les liens sacrés **
de Mahamat-Saleh Haroun
Film français, 1 h 27



Valéry Hache/AFP

repères

Mahamat-Saleh Haroun, réalisateur franco-tchadien

1961. Naissance à Abéché au Tchad.

1999. Bye bye Africa, prix du meilleur premier film à la Mostra de Venise.

2006. Daratt, saison sèche, prix spécial du jury à la Mostra de Venise.

inaperçu à Cannes, où il était en compétition.

Déterminée, la jeune femme élève seule sa fille Maria dans un faubourg de N'Djamena. Elle survit en recyclant de vieux pneus pour fabriquer de petits fourneaux, qu'elle vend sur les marchés de la ville. Et repousse régulièrement les propositions de mariage d'un voisin avec qui elle fréquente la mosquée de son quartier. Cet équilibre, déjà précaire, vole en éclats lorsqu'elle découvre que sa fille de 15 ans est enceinte

2010. Un homme qui crie, prix du jury au Festival de Cannes.

2016. Houssein Habré, une tragédie tchadienne (documentaire).

2017. Premier roman, Djibril ou les ombres portées (Gallimard).

2017-2018. Devient ministre du développement touristique, de la culture et de l'artisanat du Tchad.

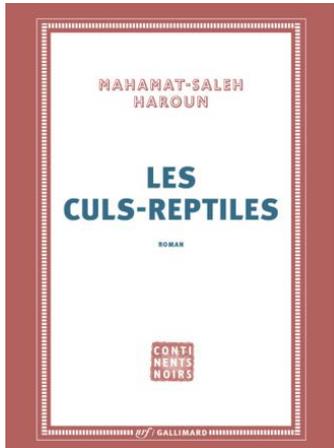
2018. Une saison en France, premier film tourné dans l'Hexagone.

et ne veut pas de cette grossesse. Malgré l'emprise de la religion musulmane sur un pays où l'avortement reste interdit, Amina va tout mettre en œuvre pour que Maria ne connaisse pas le même destin que le sien et puisse poursuivre ses études. Se met alors en branle un tout autre réseau de solidarité, clandestin celui-là, pour les aider à aller jusqu'au bout de leur démarche.

Après Une saison en France (2018), tourné dans notre pays, Mahamat-Saleh Haroun, retrouve le Tchad pour cet hymne à la sororité qui fait des femmes le cœur battant de son film. Baignée par la belle lumière mordorée de N'Djamena, son héroïne, enveloppée de ses voiles colorés, se démène, toujours en mouvement, guidée par la seule force de sa conviction. La simplicité narrative et formelle de Lingui n'était sans doute pas de nature à retenir l'attention du jury cannois. C'est dommage tant l'épure et les ellipses de la mise en scène donnent du poids à un film qui ose aborder frontalement des sujets encore tabous dans de nombreuses sociétés africaines.

Céline Rouden

Les médias en parlent :



Podcast du 5 février 2022 d'Emmanuel Khérad, animateur de l'émission La librairie francophone sur France Inter :

<https://www.franceinter.fr/personnes/emmanuel-kherad>

Article de l'Obs du 13 au 19 janvier 2022

CRITIQUES



HUMEUR

Par JÉRÔME GARCIN

Al'écran, il est grave, pudique et bressonien ; par écrit, il est hardi, narquois et rabelaisien. Comme si la littérature le dédommageait de la réserve que le cinéma lui impose. Né au Tchad en 1961, un temps ministre de la Culture de son pays, Mahamat-Saleh Haroun, le réalisateur d'« Un homme qui crie » (prix du jury à Cannes 2010), raconte dans « Lingui, les liens sacrés » (en salle depuis le 8 décembre) le drame que vit, à N'Djamena, une jeune fille de 15 ans, renvoyée du lycée parce qu'elle est enceinte et voulant avorter dans un pays où la loi et la religion condamnent l'IVG. Dans ce film, aussi politique et révolté que « l'Événement » d'Audrey Diwan, la colère est sobre et la douleur, silencieuse. « Lingui » emprunte à la rhétorique de la litote. Mais quand il se fait romancier, Mahamat-Saleh Haroun donne au contraire dans la farce. Il ose tout. Sa verve est réjouissante. Elle ajoute à la force de la satire. Dans un pays africain jamais nommé, où le pouvoir tyrannique est corrompu et dont la population vit bien au-dessous du seuil de pauvreté, le jeune, démuné, lettré et priapique Bourma Kabo appartient à la communauté des « Culs-reptiles » (*Gallimard*, 19 euros), ces « fainéants qui ne bougent leurs fesses qu'en fonction de la rotation du soleil ». La glandouille n'étant pas une perspective, Bourma offre ses services au ministère des Sports, qui cherche, en 2000, un candidat pour l'épreuve de natation aux JO de Sydney. Problème, il ne sait pas nager. Il « patauge ». Mais comme il est le seul à se présenter, Bourma est engagé pour relever le défi et plonger dans l'aventure. Il se voit imposer par les autorités une biographie flatteuse

et mensongère, s'entraîne mollement dans la piscine d'un hôtel, achète un bermuda au marché, demande son aide à un féticheur et débarque en Australie, où il crée la surprise. Dans le 100 mètres nage libre (très libre), il bat un record. Celui de la lenteur. Le double du temps de ses concurrents. Mais le public l'ovationne, car il incarne la noblesse de l'esprit olympique. Mahamat-Saleh Haroun s'est inspiré de l'histoire vraie de l'Équato-Guinéen de 22 ans Eric Moussambani, qui manqua se noyer dans le bassin de Sydney, mais fut surnommé « l'Anguille » et salué pour sa bravoure. Dans la fable émouvante et souvent hilarante qu'il en a tirée, le romancier réussit aussi bien le portrait, goguenard, d'un pouvoir africain magouilleur que celui, attendri, d'un héros sahélien malgré lui. On attend maintenant son film. On l'aime déjà. J. G.